

Microcosmes urbains et pluralité linguistique: pour une lecture dynamique de la relation entre espace, individu, et identité dans les villes arabes de l'époque ottomane
Nora Lafi (ZMO-BMBF, Berlin)

Publié dans: Bastian (Sabine), Bulot (Thierry) et Burr (Elisabeth) (dir.), *Sociolinguistique urbaine et développement durable urbain: Enjeux et pratiques dans les sociétés francophones et non francophones*, Munich, Meidenbauer, 2009, 270p. Merci de citer en tant que tel.

On a parfois de la pluralité linguistique dans les villes arabes à l'époque ottomane une vision figée. On distingue ainsi les langues en usage dans les différents quartiers et au sein des différentes communautés, la langue administrative, et les différents registres de la langue arabe, et parfois disserte, surtout pour le Maghreb, sur l'existence d'une possible *lingua franca* de nature plus ou moins latine. Une telle vision n'est en rien neutre dans la construction, au-delà du simple horizon linguistique, de notre perception du panorama social, culturel et identitaire de la ville et participe parfois de la transmission de certains *a priori* culturalistes. La réification des données linguistiques a aussi, en miroir avec celles relatives à la composition communautaire des sociétés urbaines, un effet de figement de ces dernières et de leur pesée dans l'analyse du fonctionnement social. Dans un effort de dépassement de ces obstacles, qui font que l'usage même des catégories tend à en construire la limite heuristique, le recours à la notion de microcosme, telle que théorisée dans les sciences sociales à la suite, par exemple, des travaux de Mary Douglas, ainsi qu'une attention aux sources archivistiques dans leur diversité (des chroniques aux pétitions, des actes judiciaires à la littérature ou aux expressions de la culture populaire), permettent de tenter d'affiner le panorama. On peut ainsi en venir à construire une vision plus complexe et articulée, qui sache prendre en compte la diversité des registres, des situations, des temps, des lieux, et des contextes pour former une grille de lecture dynamique où chaque élément est déterminé par les autres dans une grande ductilité à la fois sociale, temporelle, contextuelle, psychologique et spatiale. C'est ainsi l'identité elle-même qui peut être soumise à une lecture donnant moins prise aux rigidités. Quant à l'espace de la ville, on peut ainsi le lire non comme décor prédéfini et aux données statiques des jeux d'une identité fermée dont la langue serait un des signes, mais plutôt comme scène malléable et en constante redéfinition d'une interaction dans laquelle la langue et tous les autres attributs de l'identité se composent dans d'innombrables formules dont la complexité fait la nature de l'urbanité. De l'espace domestique à la sociabilité religieuse, des rapports travail à la vie civique ou des loisirs aux rapports avec les différents échelons de l'appareil administratif ou aux tensions de la vie affective, sociale et professionnelle, chacun manie selon le moment, l'interlocuteur, le lieu et le contexte plusieurs registres et souvent plusieurs langues. Il existait assurément également une dimension d'ottomanité dans l'expression de cette diversité, dont l'étude requiert une attention particulière, tant pour comprendre le lien entre langue et ville que pour saisir la nature même de l'Empire¹.

L'objet de cette étude est donc d'illustrer la manière avec laquelle l'usage du concept de microcosme peut permettre d'appréhender les sociétés urbaines ottomanes dans leur diversité linguistique sous un jour renouvelé. Ce concept a ses racines, pour ce qui concerne les sciences sociales (car il est également en usage, sous une acception différente –quoique parfois apparentée–, dans les sciences naturelles et l'écologie), dans les explorations théoriques dites de l'école de Chicago d'abord entre 1918 et 1935 autour de personnages

¹ Sur ce point: Strauss (Johann), «Ottomanisme et `ottomanité`. Le témoignage linguistique », *Aspects of the Political Language in Turkey (19 th-20th Centuries)*, édité par HansLukas Kieser, Istanbul, 2002, pp. 15-39.

comme Robert Park ou Ernest Burgess puis entre les années 1940 et 1960². Il s'agissait alors de construire des outils théoriques susceptibles d'encadrer les recherches en cours sur les communautés urbaines et les relations entre groupes ethniques. Certaines des plus importantes pages de la sociologie urbaine américaine ont été écrites selon une posture de ce type. En Europe, l'influence de ce mode de penser a culminé au cours des années 1970 et 1980, mais il n'est pas inutile de nos jours de revenir à ces fondamentaux³. Pour ce qui concerne les études ottomanes, urbaines et linguistiques, au croisement desquelles on entend ici se situer, le concept de microcosme permet de discuter la prégnance de certains paradigmes dominants dans l'interprétation, tout en fluidifiant la perception des données identitaires. Si avec Robert Park et Ernest Burgess, la notion de communauté était centrale, il ne faut pas oublier qu'on leur doit aussi, en référence aux travaux d'Oswald Spengler, une grande part de ce qui a constitué les fondements de l'approche comportementaliste, qui mérite aujourd'hui une attention renouvelée⁴ :

“The city, from the point of view of this paper, is something more than a congeries of individual men and social conveniences –streets, buildings, electric lights, tramways and telephones, etc; something more, also, than a mere constellation of institutions and administrative devices –courts, hospitals, schools, polices and civil functionaries of various sorts. The city is, rather, a state of mind, a body of customs and traditions, and of the organized attitudes and sentiments that inhere in these customs and are transmitted with this tradition. The city is not, in other words, merely a physical mechanism and an artificial construction. It is involved in the vital processes of the people who compose it; it is a product of nature, and particularly of human nature”⁵.

Dans ce cadre, une étude des usages linguistiques sous l'angle d'une approche microcosmique peut s'avérer fructueuse, afin de renouer avec l'apport de Burgess, qui était précisément celui d'une spatialisation fine comportements sociaux. Il convient de même de renouer avec les perspectives introduites par Louis Wirth au sujet de la spatialisation des pratiques communautaires⁶. Contentons-nous ici de rappeler quelques mots clés, tirés de *The Ghetto*, en 1927 : “The Ghetto can be completely understood only if it is viewed as a socio-psychological, as well as an ecological phenomenon; for it is not merely a physical fact, but also a state of mind”⁷. Dans les années 1960, sur ces bases, le concept de microcosme a connu d'importantes élaborations théoriques, autour par exemple de Philip Slater⁸. Le microcosme articule l'individuel et le pluriel sans fixer la relation sur un schéma mécaniste. Pour repenser les modalités de l'appartenance à un groupe et à plusieurs ensembles englobants entremêlés, le microcosme donne un cadre. En histoire urbaine, la notion a déjà été utilisée, notamment au sujet de Calcutta ou de Wrocław, mais surtout dans un sens descriptif, alors qu'autour des

² Voir: Plummer (Ken) (dir.), *The Chicago School: Critical assessments*, Londres, Routledge, 1997; Fine (Gary Alan) (dir.), *A Second Chicago School? The development of a postwar American sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1955 et Platt (Jennifer), *A history of sociological research methods in America, 1920-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

³ Chapoulie (Jean-Michel), « Using the History of the Chicago Tradition of Sociology for Empirical Research », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 2004, 595, p.157-167. Voir aussi. Chapoulie (Jean-Michel), *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Seuil, 2001.

⁴ Voir, par exemple: *Introduction to the Science of Sociology*, 1924 et Burgess (Ernest) et Park (Robert), *The City: Suggestions for Investigation on Human Behaviour in the Urban Environment*, Chicago, Chicago University Press, 1925, reprint 1967. Sur ces points: Goist (Park Dixon), « City and Community : the Urban Theory of Robert Park », *American Quarterly*, 1971, 23-1, p.46-59.

⁵ *The City*, p.1

⁶ Sur les rapports entre sociologies allemande et américaine autour de ce personnage: Wirth (Louis), « Topical Summaries of Current Literature : Modern German Conceptions of Sociology », *The American Journal of Sociology*, 1926, 32-3, p.461-470.

⁷ Wirth (Louis), « The Ghetto », *The American Journal of Sociology*, 1927, 33-1, p.57-71., p.71.

⁸ Slater (Philip), *Microcosm. Structural, Psychological and Religious Evolution in Groups*, London, Wiley, 1966, 276p.

questions de liens familiaux, de confraternité, d'organisations professionnelles ou confessionnelles, des thèmes largement explorés par ailleurs dans la discipline, elle pourrait servir à la structuration de la démarche⁹. C'est aussi le cas pour les études de sociolinguistique urbaine.

Il convient ainsi assurément de partir des réflexions de l'anthropologue britannique Mary Douglas. L'auteur de *How Institutions Think* a en effet, outre son analyse des mécanismes de la genèse de l'élaboration de la sphère collective de pensée, proposé des pistes de recherche importantes autour de la notion de microcosme¹⁰. Pour elle, qui se réclame de l'héritage de Marcel Granet, Lévy-Bruhl, Durkheim et Lévy Strauss, mais qui s'inscrit aussi dans une veine remontant aux travaux de Philip Slater, « un microcosme est un système d'analogies dont chacune se réfère à un tout plus grand. Le microcosme organise la conception de l'univers en le projetant sur le corps humain et sur ses actions. Le procédé d'esquisser dans le même dessin typique une multitude d'informations diverses confère de l'autorité à l'argumentation et valide la création des faits. Un microcosme fonde la justesse des catégories sur l'action humaine et sur les leitmotivs pratiques. Il dote la communauté d'une structure d'interprétation normale ». Pour Mary Douglas en outre, le microcosme fonde un système de normes qui « aide à la construction d'une communauté » tout en faisant en sorte que celle-ci en dépende. « Un microcosme est un système de symboles, où chaque élément se rapporte à l'univers comme totalité. Du coup, les éléments divers se rapportent l'un à l'autre et dépendent du système global qui circonscrit leur signification. Un modèle unifié de monde se répète dans chaque contexte. ». On le voit, la pensée par analogie, dont d'ailleurs Mary Douglas défend la validité et les fondements, invite à transposer ce type d'approche à l'Empire ottoman et à sa gouvernance de la diversité, par exemple linguistique. On sent d'emblée et d'intuition un certain nombre de pistes déjà se dessiner. Mary Douglas elle-même d'ailleurs, transpose sa réflexion, pour laquelle elle utilise au départ souvent des situations bibliques comme scènes typologiques, au contexte de la Chine impériale. Voici ce qu'on peut en retenir : « Au début, il peut sembler que la structure répétée de significations s'appauvrit en raison de la pure et simple répétition. Mais ce qui arrive en effet, c'est le contraire. Chaque contexte additionnel, organisé selon le même principe, enrichit les autres, chacun pour soi et tous ensemble profitent du fait qu'ils reflètent automatiquement tout le reste. Plus les contextes les plus variés peuvent être organisés suivant les mêmes principes, plus le schème du monde est fermé aux controverses possibles de signification. Un microcosme fort assure la possibilité de la certitude ». On le sent, certains éléments du système impérial ottoman vont dans ce sens. L'ottomanité fonde ainsi les éléments d'un microcosme livré aux contextes locaux. A l'inverse, l'écho du contexte local contribue à la constitution de la sphère d'ottomanité et la diversité linguistique peut être lue comme composante même de la nature impériale. Mais sans doute doit-on explorer la piste de l'existence d'un microcosme non pas forcément fort mais ductile. A un ensemble de symboles de base fondant le système monde de l'Empire s'articule un autre ensemble de postures symboliques négociées. Les langues en font partie. La notion de microcosme urbain permet même d'avancer l'hypothèse de l'existence dans la posture ottomane d'une constitution microcosmique par le bas à laquelle la langue, avec bien d'autres éléments, participerait. Car la société urbaine ottomane peut également être vue comme un microcosme, un petit monde de valeurs normatives partagées, exprimées par un système de symboles et de signes. Aucun des systèmes n'est figé, et leur interaction encore moins. C'est dans ce cadre théorique qu'il semble aujourd'hui possible d'avancer une l'interprétation des caractères d'ottomanité des sociétés urbaines arabes qui dépasse la simple

⁹ McPherson (Kenneth), *The Muslim Microcosm: Calcutta, 1918 to 1935*, Wiesbaden, Steiner, 1974, 167p. et Davies (Normann) and Moorhouse (Roger), *Microcosm: a Portrait of a Central European City*, Pilico, 2003, 608p.

¹⁰ Voir : Douglas (Mary), « Modèles corps / Maison du monde. Le microcosme comme représentation collective », *Sociétés*, 89-3, 2005, p.43-62.

relation dialectique induite par les notions de suzeraineté, d'appartenance ou d'autonomie ou alors par celles liées à la juxtaposition de langues communautaires et administrative. C'est la société urbaine dans son ensemble qu'il faut considérer pour saisir les caractères d'ottomanité. Autour de l'individu dans son petit monde s'articule un système complexe en mouvement constant.

Partons donc de l'individu. Dans ce domaine également, il faut prendre garde à ne pas appeler à la rescousse des conceptions datées de l'identité. Certaines mises au point récentes peuvent d'avérer utiles. Celles par exemple de Thomas Davis au sujet de l'articulation entre individu, construction ethnique et appartenance à un groupe¹¹. D'autres mises en garde importantes concernent le passage de l'identité sociale à l'identité politique¹². D'une manière générale, il convient d'avoir de la question de l'identité une vision qui prenne en compte les dimensions de complexité introduites par la recherche récente. Pour notre domaine, où des éléments comme l'appartenance religieuse ou « ethnique », mais aussi la maîtrise de telle ou telle langue, sont rapidement sujets à réification, cela est encore plus important. Le rapport à la langue doit être lu de manière articulée, car l'enjeu croît ensuite d'une manière exponentielle pour la lecture de l'ère des nationalismes.

On a ainsi pour les villes ottomanes la proposition suivante : l'empire forme microcosme et la ville son autre face. Ces deux dimensions à chaque échelon situent l'individu dans son contexte et lui donnent des normes tant juridiques que comportementales et sociales, dans un mouvement qu'il convient de considérer comme dynamique et fait d'allers-retours. Les études ottomanes se sont déjà lancées dans ce type d'analyse. On pense au récent livre d'hommage à Norman Itzkowitz¹³, on pense aussi aux travaux de Najwa al Qattan sur le voisinage à Damas¹⁴ ou à ceux Karen Barkey et Ronan Van Rossem sur la structure villageoise comme réseau de conflits et d'équilibres négociés¹⁵. A chaque fois la nature de l'Empire est en filigrane.

Mais la direction la plus fructueuse semble bel et bien se situer dans l'interstice interactionnel entre les deux faces complémentaires du microcosme évoquées ci-dessus. Cela permet de réévaluer la profondeur de la structuration ottomane de la société urbaine (qui étudie les villes ottomanes dans leur diversité sent bien d'ailleurs que ce que l'on interprète partout comme spécificité ne l'est pas forcément, ou du moins pas de la manière que l'on soupçonnait). Cela permet également de réévaluer la sphère de civilité citadine, et donc en retour l'influence de la civilisation urbaine sur l'Empire. C'est-là l'aller-retour également. Paradoxalement, les études ottomanes pour le monde arabe ont longtemps minimisé les deux sphères. Celle de l'ottomanité et celle de la citadinité. L'élément ottoman a longtemps été analysé comme extérieur, au travers par exemple de la présence de fonctionnaires ou de soldats, apportant leur langue. Et l'élément citadin a été également minimisé, la dimension civique en venant à être conçue comme absente. L'attention microcosmique permet de sortir de cette impasse par la construction d'un paradigme ductile, adapté aux contours délicats de l'identité urbaine. Elle permet également de revenir sur les *a priori* qui ont marqué les deux domaines de départ et de décrire tout autant une ottomanité plus subtile et une citadinité plus consistante. L'Empire, lu comme tout autant façonné par les réalités locales et les héritages que s'imposant à eux, acquiert ainsi une épaisseur conceptuelle plus grande.

¹¹ Davis (Thomas), « Revisiting Group Attachment : Ethnic and National Identity », *Political Psychology*, 20-1, 1999, p.25-47.

¹² Huddy (Leonie), « From Social to Political Identity : A Critical Examination of Social Identity Theory », *Political Psychology*, 22-1, 2001, p.127-156.

¹³ Barbir (Karl) Tezcan (Baki) (dir.), *Identity and Identity Formation in the Ottoman World*, Madison, University of Wisconsin Press, 2007, 279p.

¹⁴ Al-Qattan (Najwa), « Litigants and Neighbors : The Communal Topography of Ottoman Damascus », *Comparative Studies in Society and History*, 44-3, 2002, p.511-533.

¹⁵ Barkey (Karen) Van Rossem (Ronan), « Networks of Contention : Villages and Regional Structure in the Seventeenth Century Ottoman Empire », *The American Journal of Sociology*, 102-5, 1997, p.1345-1382.

Famille, parenté, voisinage, identité de quartier, sociabilité fraternelle de corporation ou religieuse, corps urbain, autonomie locale et appartenance impériale, à toutes les échelles la posture ainsi choisie permet d'avancer dans l'interprétation. En ressort un tableau de la situation des villes arabes à l'époque ottomane dans lequel la sphère de citadinité acquiert une profondeur dont l'analyse dépasse la simple dichotomie entre local et global impérial. L'un est dans l'autre, par l'autre. Chacun de ces aspects du microcosme façonne une modalité particulière d'être au monde et à la ville. On peut de la sorte tenter de poursuivre dans l'esprit de ce qu'un livre comme *The Empire in the City* avait montré : la présence complexe de l'Empire dans la société urbaine¹⁶. Et en miroir l'influence de cette société sur la nature de l'Empire. *The Empire is the city* dans sa diversité serait alors la posture la plus propice à une avancée de notre compréhension des sociétés urbaines et de l'ottomanité. C'est-à-dire la dimension impériale comprise comme un tout. Non comme une superstructure repérable seulement par quelques éléments clés. Mais plutôt comme une dimension complexe s'appuyant sur les structurations de la société urbaine tout en renforçant celles-ci et en étant en constante négociation avec celles-ci.

Voici les premiers éléments concrets de cette dimension complexe. D'abord dans l'articulation de la dimension domestique avec celle du voisinage, de la rue, du quartier. A une vision statique des éléments d'identité, il convient sans doute de substituer une vision dynamique. Les attributs identitaires de l'individu sont malléables, chacun de ces attributs a un usage et une valeur particulière selon le contexte. Avec le voisin de la maison contiguë la notion de voisinage n'a pas le même sens que dans un contexte de répartition au sein du quartier des charges symboliques et effectives de notabilité. Pour ce qui concerne la langue, chaque situation précise implique des usages à la fois précisément codifiés et laissant libre cours à la spontanéité. L'espace n'est pas non plus affecté statiquement de caractères. Les zones se superposent, et surtout changent de sens selon qui les traverse et les fréquente. Un boucher dans la rue de la corporation du textile. Un juif dans un quartier musulman. Un notable dans une courée populaire. Un marin chez un commerçant. A chaque fois les données de l'identité sociale sont aussi celles de la langue et de ses registres. Tout se joue dans le décalage ou au contraire l'adéquation. Les signes qui connotent l'espace prennent un sens différent face à l'altérité et pour l'altérité, une altérité que disent la langue, l'habit, le nom ou l'allure. Ces signes disent dans la superposition banale des données du quotidien normé la nature de la société. Le microcosme est à considérer également dans le mouvement et dans la conception sociale du décalage. Il faut se donner la même posture de questionnement pour ce qui concerne les rapports à la dimension impériale. Une lettre des notables à la Porte. Une plainte orale à un fonctionnaire. Une réunion de la corporation pour discuter d'une taxe. Une question de justice. Une controverse religieuse. A chaque fois la langue a son contexte. Dans les villes arabes à l'époque ottomane, la langue arabe avait plusieurs déclinaisons et registres, la langue turque de certains administrateurs n'était pas forcément leur langue maternelle, tant il y avait parmi eux d'Albanais, de Géorgiens, de Grecs ou d'Arabes issus d'autres provinces, et les langues communautaires constituaient un horizon complexe. Chacun avait son petit monde et ses langues, et entrait en interaction, pour le travail, le commerce, la vie de famille, la pratique religieuse, les loisirs ou le conflit avec d'autres mondes, le tout constituant le microcosme de l'ottomanité.

Les chroniques permettent aussi de bien se rendre compte de ces instants significatifs de la vie quotidienne qui éclairent le panorama linguistique, dont l'interprétation donne sens au petit monde urbain. Elles sont souvent parsemées de petites notes qui expriment le décalage et par là rendent évidente la dimension quotidienne, qui, elle, est tue car allant de soi. Noter dans sa chronique que l'on passe par tel ou tel endroit avec telle ou telle qualité dit les composantes du microcosme et les donne à voir. De là on se rend compte que l'identité est certes quelque

¹⁶ Hanssen (Jens) Philipp (Thomas) Weber (Stefan), *The Empire in the City. Arab Provincial Capitals in the Late Ottoman Empire*, Beyrouth, Orient Institut der DMG Beirut, Beirut Texts and Studies 88, 2002, 375p.

chose comme le plus petit dénominateur commun entre religion, métier, genre, âge, richesse et autres facteurs premiers. Elle est aussi faite d'un ensemble infini de petits riens renvoyés par des petites mondes que l'on côtoie, traverse, évite, aime ou craint. La chronique reflète une réalité interactive de l'identité microcosmique. La chronique est par ailleurs annale civique urbaine, de la ville et parfois de la communauté. Ecrite par un des notables, elle sert de norme, de mémoire et de référence. Elle n'est en rien le passe temps de la vieillesse de quelque sage désœuvré. Elle est devoir civique confié au représentant d'un corps privilégié auquel sont déléguées la relation avec l'Empire et la régulation sociale. Les érudits orientalistes ont longtemps reproché aux chroniques de ne pas être écrites dans la langue de la cour ou de la science religieuse. C'est qu'elles sont le reflet de la vie sociale dans une autre dimension. Les langues des chroniques sont vivantes et proches de la vie quotidienne. Pour les villes arabes elles montrent une langue arabe à la fois érudite et imagée. Il en va de même pour d'autres régions de l'Empire¹⁷. Les sources judiciaires de même expriment ce décalage par rapport au système de norme. Mais pas seulement dans la transgression des règles sociales. Egalement dans les valeurs microcosmiques attribuées à l'espace. Tel incident a eu lieu à tel moment à tel endroit à cause d'un décalage avec la règle microcosmique du vivre ensemble. Le coupable a eu tort mais son geste s'inscrit dans le contexte de l'intrusion dans un certain petit monde d'un individu en décalage avec l'horizon d'attente. Un riche marchand dans une ruelle mal famée du port, une femme seule dans un lieu sombre, un étranger dans un espace à l'identité fermée. A chaque fois la langue constitue un des éléments non seulement de l'identification sociale, mais aussi du déroulement des incidents. Hors des incidents, on lit en négatif l'ordinaire : l'identification de l'individu à chaque passage d'un petit monde à l'autre. De ces incidents on peut donc dessiner une carte mouvante des valeurs sociales attribuées à l'espace. Le microcosme se matérialise donc à la fois comme une sorte de bulle de valeurs se déplaçant avec l'individu et comme un tapis de valeurs jonchant l'espace. Le tout en relation avec les caractères négociés de l'appartenance ottomane et de sa déclinaison locale : les micro-normes du social font sens aussi dans le système de régulation impériale. De ces impressions naît ainsi une perception de la ville ottomane qui donne sa place à la complexe imbrication des échelles, des langues et des pratiques. Mais s'il est une chose que les sources montrent, c'est que la langue arabe constitue le substrat fondamental. Chacun peut avoir sa propre langue de l'intimité, du communautaire ou des rapports avec certains échelons de l'administration (on peut malgré tout écrire dans sa propre langue à Istanbul et non forcément en turc ottoman), la vie sociale lorsqu'elle implique une communication entre sphères différentes se déroule essentiellement en arabe.

Tout cela pose donc la question de l'existence d'une possible lingua franca, essentiellement dans les villes du Maghreb ottoman, et particulièrement dans les villes portuaires. Cette hypothèse est souvent formulée de manière essentialiste, et tend à devenir un trait culturel, introduisant un coin de latinité dans le panorama linguistique. Mais elle est très fragile. Les études sur la lingua franca ont comme fondement implicite la recherche d'un fonds commun entre nord et sud de la Méditerranée. Mais elles ont tendance à reprendre des postures de pensée héritées de la colonisation¹⁸. S'il semble clair que dans certains ports existait un mode de communication basique entre gens de la mer de diverses origines, rien ne montre que cela constituait une langue au sens linguistique du terme. Et encore moins que celle-ci aurait été pratiquée dans une société urbaine marquée par la diversité ethnique et linguistique, mais

¹⁷ Sur ce point. Strauss (Johann), «Ottoman Rule Experienced and Remembered : Remarks on Some Local Greek Chronicles of the Tourkokratia», in *The Ottomans and the Balkans. A Discussion of Historiography*, édité par Fikret Adanır et Suraiya Faroqhi, Leyden et al., 2001, pp. 193-221.

¹⁸ Par exemple: Dakhliya (Jocelyne), *Lingua Franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Arles, Actes Sud, 2008, 591p. Pour une critique de la posture post-coloniale en France : Dobie (Madeleine), "Francophone Studies and the Linguistic Diversity of the Maghreb", *Comparative Studies of South-Asia, Africa and the Middle-East*, 2003, 23-1-2, p.32-40.

point par la latinité sous-jacente et synthétique¹⁹. Les éléments lexicaux latins trouvés dans les pratiques locales ne font pas langue²⁰. Un retour aux sources montre que l'arabe était la langue commune, le turc la langue de certains soldats, l'hébreu la langue cultuelle juive, que certains juifs avaient une langue d'origine espagnole²¹, que le berbère à la fois était pratiqué comme langue et imprégnait l'arabe, et que certains avaient dans l'intime la langue d'une autre origine, du géorgien à l'albanais, du grec à l'arménien. Et parmi les populations portuaires, certains, esclaves²², renégats, corsaires ou marchands²³ avaient le sarde, le maltais, le génois, le toscan, le catalan ou le français. Et assurément entre eux ils communiquaient de manière spontanément créative. Mais point de langue franque qui donnerait un caractère de latinité à la société urbaine et également lui donnerait le caractère d'un préfaçonnement à l'imposition coloniale d'une langue latine. Il faut lire tout cela sous l'angle de la diversité et non de la synthèse réductrice, à l'instar de ce qui se fait pour l'Empire dans son ensemble²⁴. De la diversité n'était pas née une langue intermédiaire, et les caractères latins ne faisaient pas langue. Pour le registre de la navigation, ils entraient en revanche largement dans la langue arabe. Mais la langue de communication restait l'arabe. Au besoin, on employait des traducteurs, nombreux dans ces villes, le turjman étant un personnage important²⁵. La recherche d'une langue franque sur les éléments épars d'une communication portuaire bigarrée est à replacer dans le contexte des explorations germaniques sur la correspondance entre ethnicité et langues²⁶. La figure centrale de cette recherche est Hugo Schuchardt²⁷. La science linguistique coloniale a ensuite figé cet héritage²⁸. Et les études plus récentes ne sont pas parvenues à se départir de ce contexte²⁹.

Pour dépasser les blocages induits pour le Maghreb ottoman par cet horizon, il convient donc assurément de repartir de l'individu dans la pluralité de son expérience linguistique. Il en va de même pour l'ensemble des villes arabes à l'époque ottomane. Non pas poser d'abord des caractères fixes et lourdement chargés de sens, mais suivre l'individu évoluer dans son petit monde au sein du microcosme social.

¹⁹ Sur la taxinomie ethnique : Pouillon (François), "Simplification ethnique en Afrique du Nord: Maures, Arabes, Berbères (XVIIIe-XXe s.), *Cahiers d'Etudes Africaines*, 1993, 129-33, p. 37-49.

²⁰ Aslanov (Cyril), "Quand les langues romanes se confondent", *Language et Société*, 2002, 99-1, p.9-52.

²¹ Zucker (George), "Ladino, Judezmo, Spanoylit, El Kasteyano Muestro", *Shofar: an Interdisciplinary Journal of Jewish Studies*, 2001, 19-4, p.4-14.

²² Sur ce monde: Kaiser (Wolfgang) (dir.), *Le commerce des captifs: les intermédiaires dans l'échange et le rachat des prisonniers en Méditerranée, XVe- XVIIIe siècle*, Rome, EFR, 2008, 406p. Voir aussi les travaux de Salvatore Bono.

²³ Trivellato (Francesca), « Juifs de Livourne, Italiens de Lisbonne, Hindous de Goa. Réseaux marchands et échanges interculturels à l'époque moderne », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2003, 58-3, p.581-603.

²⁴ Sur ces points: Greham (James), "The Mysterious Power of Words: Language, Law and Culture in Ottoman Damascus", *Journal of Social History*, 2004, 37-4, p.991-1015.

²⁵ Panzac (Daniel), "L'économie monde ottomane en question: les clauses monétaires dans les contrats d'affrètement au XVIIIe siècle", *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 1996, 39-3, p.368-378.

²⁶ Benes (Tuska), „Comparative Linguistics as Ethnology: in Search of Indo-Germans in Central Asia, 1770-1830", *Comparative Studies of South-Asia, Africa and the Middle-East*, 2004, 24-2, p.117-132.

²⁷ Schuchardt (Hugo), « Die Lingua franca », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1909, 33, p.441-461. *Romanisches und Keltisches*, Berlin, Oppenheim, 1886. Voir aussi: Fought (John), „The reinvention of Hugo Schuchardt", *Language in Society*, 1982, 11-3, p.419-436.

²⁸ Errington (Joseph), « Colonial Linguistics », *Annual Review of Anthropology*, 2001, 30, p.19-39.

²⁹ Wansbrough (John), *Lingua Franca in The Mediterranean*, Routledge, 1996, 251p. Cifoletti (Guido), *La lingua franca barbaresca*, Roma, Il Calamo, 2004, 404p. Sdi veda anche: "Lingua franca e sabir: considerazioni storiche e terminologiche", *Incontri Linguistici*, 1989, 4, p.205-212.